

Edgard Varèse par Fernand Ouellette

Raymond Gervais

Number 150, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, R. (2017). Edgard Varèse par Fernand Ouellette. *Les écrits*, (150), 157–162.

KRISIS

RAYMOND GERVAIS

Edgard Varèse par Fernand Ouellette

Fernand Ouellette découvrit le compositeur Edgard Varèse à travers la lecture d'Henry Miller¹. Intrigué, il écrit à Varèse, à New York, qui lui envoya son premier microsillon, paru en 1950. C'est alors qu'il entendit pour la première fois cette musique qu'il reçut d'emblée comme un choc. Dès 1959, pour témoigner de son enthousiasme, il consacra un numéro spécial de la revue *Liberté* (n° 5) à Varèse, avec des contributions de Serge Garant, François Morel, Gilles Tremblay, Jean Vallerand et autres. Ce sont les débuts d'un long dialogue qui ne s'achèvera qu'avec la mort de Varèse en 1965.



Varèse, né à Paris en 1883, est mort à New York en 1965. Il fut encouragé à ses débuts par Claude Debussy et parrainé

1. Henry Miller, *Le cauchemar climatisé*, Gallimard, Paris, 1954 [1945] (cf.: la section «Avec Edgard Varèse dans le désert de Gobi»).

par Ferruccio Busoni. La première partie de son œuvre, composée entre 1905 et 1914, est aujourd'hui perdue. Il émigra aux États-Unis en 1915, où il entreprit une nouvelle série d'œuvres, d'*Amériques* à *Nocturnal*, une douzaine d'opus furent ainsi créés, incluant *Déserts* (1949-54), son œuvre la plus mythique, célèbre².

Outre la composition, Varèse a exercé diverses activités en parallèle : chef d'orchestre, chef de chœur, organisateur de concerts, professeur ou conférencier occasionnel, peintre à ses heures. Ses idées le situaient d'emblée dans le camp de l'avant-garde. Il valorisait la recherche en musique et souhaitait créer un grand laboratoire par où la science recouperait l'art. Il en appelait à la libération du son, à la création d'un nouveau vocabulaire et de nouvelles formes. Il rêvait d'instruments électroniques inconnus, d'une « mise en espace » inédite de la musique débouchant même sur le cosmos avec ses projets inachevés *L'astronome* et *Espace*. À cet égard, voici ce que disait Varèse, l'immigrant en exil, du nationalisme :

Les nations, c'est dépassé. Celui qui n'a pas le sentiment d'appartenir à l'humanité tout entière, c'est un imbécile. Qu'est-ce que ça signifie les nations? Moi, je ne suis pas français, je ne suis pas américain, je suis un citoyen du monde [...]. Quand on me demande ma nationalité, je me dis planétaire, mais quand je me suis dit planétaire et que je songe à toutes les galaxies environnantes, je me trouve bougrement provincial³.

-
2. Exceptionnellement, *Ionisation*, pour percussions seules, fut composée à Paris, lors d'un séjour de cinq ans, de 1928 à 1933, et *Le poème électronique* fut réalisé en 1957-58, dans les studios Philips, à Eindhoven, pour une diffusion à l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1958, à l'intérieur du pavillon conçu par Iannis Xenakis et Le Corbusier.
 3. Edgard Varèse, *Écrits*, Christian Bourgois, Paris, 1983.

Les dernières volontés de Varèse furent de ne pas être enterré, de voir ses cendres dispersées aux quatre vents. Ce geste est très éloquent. Mort, Varèse n'appartient à aucune nation. Il ne repose pas dans un cimetière américain ou européen. Il rejoint ainsi le cosmos sans fin, sans limite. Par-delà les nations.



Pour définir la biographie de Varèse par Fernand Ouellette, Louise Norton, épouse du compositeur, traductrice, collaboratrice et auteure de Varèse, *A Looking-Glass Diary*, utilise le mot « ardent⁴ ». Rien n'est plus vrai, plus exact que ce terme ici. C'est avec une ferveur, une fougue sans pareil que Ouellette défend le compositeur. Il avait le sentiment que Varèse était injustement négligé, que sa musique était exceptionnellement novatrice, aussi importante que celles d'Igor Stravinsky, Arnold Schoenberg ou Béla Bartók.

Varèse a collaboré lui-même activement à cette biographie, Ouellette s'étant rendu à New York pour enregistrer leurs conversations. Varèse lui ouvrit les portes de son atelier, lui fit entendre des documents sonores inédits, lui donna une perspective sur son œuvre, ses enjeux, son ouverture, son potentiel que lui seul pouvait entrevoir. Tel un initié, Ouellette pénétra par étapes dans les arcanes de l'imaginaire du compositeur, qui l'amena à voir/entendre la musique autrement.

C'est un public spécialisé qui, à partir de 1922, fit l'expérience de cette musique inouïe en concert. Le grand public l'a découverte sur disques, avec un premier album en 1950, à tirage

4. Louise Varèse, *A Looking-Glass Diary*, Volume 1: 1883-1928, W.W. Norton & Company Inc., New York, 1972, 290 p.

plus limité, suivi, en 1960 et 1962, des deux microsillons Columbia sous la direction de Robert Craft⁵. Frank Zappa, par exemple, découvre Varèse en 1953 via l'album de 1950 alors que pour la génération des années soixante, ce sont les deux albums Columbia très largement distribués, plus accessibles, qui auront un impact certain. On écoutait alors tout autant Edgard Varèse que Jimi Hendrix, John Coltrane ou Ravi Shankar.

Ouellette est poète avant tout et non pas musicologue. Il consulta donc des amis compositeurs pour la partie théorique de l'ouvrage. On devine le travail immense que ce dut être de compiler et vérifier la masse considérable d'informations présentée dans le livre et de l'intégrer dans un parcours chronologique commenté, avec une mise en contexte appropriée. D'entrée de jeu, Ouellette nous prévient : « Je n'ai pas la naïveté de prétendre vous raconter la vie de Varèse⁶. » Cependant, avec rigueur, passion, l'auteur nous communique tout au long de ce récit ce qu'il y a d'essentiel à connaître, à comprendre pour aborder Varèse et son œuvre. Sans prétention, et avec un enthousiasme rare. On lit ce livre avec le désir de se précipiter pour écouter l'œuvre sur disques (sinon en concert, si possible).

La biographie, parue en français aux éditions Seghers et chez HMH à Montréal, fut aussi traduite en anglais et demeura la seule en circulation pendant longtemps. Elle fut complétée en 1989 d'une bibliographie exhaustive, de même que d'une iconographie inédite (photographies, lettres manuscrites, esquisses

-
5. *Complete Works of Edgard Varèse, Vol. 1*, EMS Recordings, 1950; *Music of Edgard Varèse*, Columbia Masterworks, 1960; *Music of Edgard Varèse, Vol. 2*, Columbia Masterworks, 1962.
 6. Fernand Ouellette, *Edgard Varèse*, Éditions Seghers, Paris, HMH, Montréal, 1966, p. 7.

de partitions, notations diverses)⁷. La couverture de l'édition d'origine reste toutefois en mémoire, avec le nom de Varèse en noir se détachant sur fond rouge (le rouge vif, volcanique, associé au côté éruptif du son, au tempérament électrique de Varèse).

Il faut rappeler ici le contexte particulier de la parution de cette biographie en 1966. Varèse venait tout juste de mourir, le 6 novembre 1965. Une aura flottait autour du personnage, qui allait faire l'objet de célébrations diverses le consacrant comme une figure exemplaire de détermination, d'audace et d'inventivité dans le champ de la musique contemporaine, un radical qui ne faisait aucun compromis et qui avait dû lutter sa vie durant pour imposer sa vision, suscitant parfois même le scandale. La biographie arrivait à point. Varèse était lancé, mis en orbite au firmament de la musique dite « classique », côtoyant Bach et Ives et Scriabine et Ravel et Webern et tant d'autres encore, disparus et vivants malgré tout. Varèse devenait légendaire.

En parallèle, le Québec des années soixante vivait sa propre révolution. Ce qu'on appelait alors la « Révolution tranquille » était une sorte de grand laboratoire d'expérimentation sociale et politique, de recherches de toutes sortes, de remise en question, bref la société s'ouvrait au « choc du futur », devenant ainsi, selon l'expression de Marshall McLuhan, un « village global ». C'est comme si, à travers sa biographie de Varèse, Fernand Ouellette parlait et témoignait aussi du Québec. Par son attitude autant que par son œuvre, Varèse devenait une figure exemplaire pour la jeunesse contestataire du temps, une sorte de maître à penser.

7. Fernand Ouellette, *Edgard Varèse*, édition revue et augmentée suivie d'une bibliographie et discographie mise à jour par Louise Hirbour, Paris, Christian Bourgois, 1989, 343 p.

Il faut se souvenir que c'est en 1966 également que disparaissait, de façon prématurée et tragique, le compositeur Pierre Mercure, à l'origine de la Société de musique contemporaine du Québec⁸. Déjà en 1961, lors de sa fameuse Semaine internationale de musique actuelle, Mercure consacrait une journée en hommage à Varèse, avec la participation de John Cage, Morton Feldman, Mauricio Kagel, Earle Brown, Serge Garant, Istvan Anhalt et Iannis Xenakis. C'est à ce même festival que le public montréalais découvrit *Le poème électronique*, première œuvre de Varèse diffusée ici, avec deux sculptures lumineuses de Jean-Paul Mousseau, en accompagnement, dans l'obscurité.

En 2017, l'œuvre universelle de Varèse continue de nous interpeler et n'a rien perdu de son audace, de sa singularité, de sa force, de sa vérité. Elle est toujours là dans un monde qui a bien changé. Bien d'autres livres sont parus depuis sur/autour de Varèse, apportant un éclairage nouveau sur sa vie et son œuvre. Mais aucun ne saura remplacer le tout premier, qui, paradoxalement, nous donne à revivre, par association, un Québec en mutation : Vive la musique libre !

8. Depuis sa création en 1966, la SMCQ a joué en concert la plupart des œuvres de Varèse, dont *Déserts* à neuf reprises, entre 1968 et 2009.